

Article du 15 avril 2010

Autant en apporta Puerta

« Ou je suis riche ou je suis mort. » Il y a cinquante ans, le 30 avril 1960, Diego Puerta, 19 ans, se confie dans le patio de caballos à son banderillero Antonio Galisteo quelques secondes avant de faire le paseo dans les arènes de Séville. Horizon proche, des toros de Miura de 600 kilos et ce balancement oratoire qui fait écho au programme du jour du cinéma Llorens, calle Sierpes : Guerre et Paix. La corrida aime le ronflement rhétorique des alternatives radicale et Diego Puerta, ce jour là, annonce aux siens son pile ou face : « Antonio, dit à la cuadrilla d'être très attentive parce qu'aujourd'hui, je sors de la plaza mort ou riche ». Un père employé à l'abattoir et une mère marchande de bonbons, de douceurs porte peut-être à ces extrémités oratoires. Dont personne ne s'étonne. Le petit Puerta a un physique de seise et un appétit d'ogre. Seise, il le fut entre 9 et 12 ans : un ces dix petits garçons menus, vêtus comme des pages, qui dansent, sans gambader, une danse de la Renaissance, chapeau à plumes sur la tête, trois fois l'an dans la cathédrale. Il a donc à l'âge de 10 ans, dansé devant l'Eucharistie avant, neuf ans plus tard, et dans une faena rentrée dans l'histoire, de danser, toujours sans gambader, devant le terrible Miura Escobero. Avec une grâce adolescente, un courage d'enragé et un estomac d'enfer. Un estomac à défaut d'un foie en pleine santé : le foie, un toro le lui a massacré l'année précédente en aout à Bilbao. Au diable le foie, l'aine, les testicules, le ventre, les cuisses, les fémorales, le rectum, au diable les coups de corne.

Il a aussi dansé sur eux. Considéré comme le torero le plus châtié par les toros avec le mexicain Freg, Puerta, au cours de sa carrière, a reçu plus de 50 cornades dont beaucoup gravissimes. Il pouvait en soigner certaines en se versant juste de l'eau de Cologne sur la plaie pour repartir aussitôt au front. La dernière ? Le 9 octobre 1974 à Saragosse : coup de corne dans le scrotum et les organes génitaux. Il continue à toréer avec un testicule qui pend. En partant à l'infirmerie il crie au journaliste de radio Filiberto Mira, « annonce à la radio que je serai bien à Séville dans 3 jours. » Il y sera pour sa corrida d'adieux avec son compère et compatriote Paco Camino. Plus de billets à la vente. Son épouse, le matin, dira dans un micro « je souhaite qu'il pleuve à torrent et que la corrida soit annulée. ». Non. Il torée avec la plaie ouverte et sous analgésique. Devant Camposolos, cinquième toro d'Urquijo, son sang coule. Il va jusqu'au bout, lui coupe 2 oreilles. Il est toujours allé au bout et expliquait que les blessures multipliaient sa rage de toréer. La peur ? Une seule : « la peur du ridicule. » Début du compte rendu de sa corrida d'adieux dans ABC : « Diego Puerta a toréé hier avec ce réjouissant engagement de toujours, avec une impétuosité de novillero comme s'il avait à se lancer à la conquête de la renommée. » La renommée, c'était fait depuis Escobero et cette fameuse corrida sevillane, d'avril 60 dont le critique Diaz Cañabate a écrit qu'elle avait été comme « d'un autre temps » et qu'elle avait dispensé avec force « une émotion inconnue ». L'émotion d'un « gamin » qui avait affronté un Miura très farouche « comme un homme. » Quoi de plus sévillan que ça ? Un ancien seise fluet comme Pepe Luis Vazquez, la feria d'avril, un Miura brindé à Juan Belmonte, une angoisse lourde sous un ciel gris, le tintement lointain d'une cloche d'église. Les Miuras de cette après-midi-là sont comme des navires de guerre. Des torpilleurs. Ils déquillent les chevaux de picador, ils sèment la panique, ils chassent les banderilleros. Le quatrième prend cinq piques, envoie le picador « Almohadilla » sur la table d'opération, renverse plusieurs fois les chevaux, en tue un. Sa noblesse et sa fureur mettent la Maestranza, où 3 espantaenos ont sauté en piste, debout. Curro Giron est à la dérive. Vuelta posthume pour le Miura. Escobero qui suit est énorme, fort, bravo et féroce. Deux fois, il attrape dramatiquement

Puerta qui échappe à ses péons, ne veut pas partir aux soins. Il ne recule jamais, l'affronte de la droite et de la gauche, parvient à le soumettre, le tue d'une estocade foudroyante, se fait à nouveau prendre, file enfin à l'infirmerie, où le personnel médical lui fait une ovation pendant que sa cuadrilla tourne en piste avec 1 oreille. « L'émotion inconnue » de Cañabate était une ancienne émotion qui reverdissait : « c'était pour moi le retour de celle que j'éprouvais dans ma jeunesse quand il y avait des toros de 600 kilos sauvages et puissants et des toreros vaillants comme Diego Puerta. » Après son combat épique contre Escobero, Puerta sortira de la Maestranza couvert de bleus, sur ses pieds, pas encore riche mais illustre. Escobero l'avait lancé et pas seulement en l'air. Il donnera le nom de ce toro à sa première propriété à Los Palacios : Escobero. Le lendemain il est encore à l'affiche. Plein de plaies et de bosses, quasiment en sparadrap et or, il coupe 3 oreilles à des toros de Peralta. Puerta n'était pas que vaillant. Sa petite taille, ses bras courts, sa tauromachie de pieds joints à la cape, la gaieté de ses passes d'ornement en ont fait un torero « muy de Sevilla » très dans le goût de Séville. Tout en ayant triomphé partout ; Madrid, Bilbao, Pampelune. Son courage démesuré et sa technique qui l'était moins, sont certainement à l'origine de ses coups de corne. Il en recevra autant à ses débuts qu'en fin de carrière où il avait accompli sa prophétie du 30 avril 1960. Il n'était pas mort, il était riche et célèbre. Des sevillanas chantées par Gracia Montes vantent désormais son alegría et son corps troué de part en part. Le critique Clarito écrira de lui qu'on ne trouvait pas dans les annales taurines un torero plus courageux. Zabala de la Serna l'a comparé au légendaire El Espartero qu'un Miura avait tué. Puerta ? Un titan dans un corps de seise.

Jacques Durand